

LA DE BAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

Au "PASSEPARTOUT"

(RÉFLEXIONS D'UN MISANTHROPE)

LES FANFARONS DU JOUR !!!

J'ai vu les sots honorés sur la terre Et leur orgueil m'a fait subir ses lois, J'ai dû souffrir, obligé de me taire, Mais aujourd'hui je leverai la voix.

Passepartout mon bon ami Du courage Et du tapage ; On aime ton bavardage Passepartout, mon bon ami !

Mon cher journal, peu m'importe qu'on

Je veux me plaindre (il suffit de l'oser,) De ce que Jean n'écrit pas en prose, Et que Pierrot ait trop l'air de poser.

Passepartout mon bon ami, Du courage Et du tapage Fais la guerre sans merci, On aime ton bavardage Passepartout, mon bon ami.

Mais vois donc Jack ! (Oh ! ceci me rend

Pour son faux col combien il fait de frais, Il parle anglais... et d'un bonapartiste Il est issu, son père était Français ! Jack est anglais, il en a la tournure : C'est de bon ton, la Nationalité N'est plus pour lui qu'un mythe, une figure.

Passepartout, mon bon ami, Du courage Et du tapage Fais la guerre sans merci On aime ton bavardage Passepartout, mon bon ami.

Christophe est blond, il regarde les femmes

En souverain, et, d'un accent vainqueur, Il leur envoie un : "Adorables âmes", "Mon cœur soupire et veut votre bonheur" Si, quelque jour, une gent fillette De ses cinq doigts roses le soufflette Il aurait déjà fait une belle étiquette Et j'en rirais en disant "c'est bien fait !"

Passepartout, mon bon ami ; Du courage Et du tapage Fais la guerre sans merci On aime ton bavardage Passepartout, mon bon a ni

Une autre fois à ma nomenclature J'ajouterais, trois mille six cents noms : A, B, C, D,..... X, Y, je le jure, Vous y serez trop illustres à nous ? Le misanthrope, à-la bile échauffée Pardonne peu, mais frappe fort longtemps... Puisse-je voir votre morgue étouffée ? Dans tous les cas je tiendrai mes serments.

Passepartout, mon bon ami ; Du courage Et du tapage Fais la guerre sans merci On aime ton bavardage Passepartout, mon bon ami.

"LAI TOU"

CALENDRIER JOYEUX.

TIRÉ PAR LES CHEVEUX.

Janvier ton bonheur. Février tes yeux dans les miens. Mars dans le sentier de la vertu. Avril toi sous mon parapluie. Mai ta main dans la mienne. Juin la prudence au courage. Juillet dit : "Je t'aime" Aout toi de là que je m'y mette. Septembre comme la rosée. Octobre-oché est bonne ! Novembre-assé pas devant tout le monde. Décembre jamais l'escalier par la rampe.

LE MONDE DES GREDINS.



E temps-ci est aux classifiés à tions. Quel que puisse être l'empire du niveau social égalisant les institutions et les mœurs, il y aura toujours des distinctions entre les hommes, dus-

sent-elles ne se mesurer qu'à l'intelligence, au mérite et au talent.

A toutes les époques, on trouve l'humanité divisée en deux camps principaux. Les braves gens d'un côté ; du côté opposé, les... autres. Qu'on s'arrange comme on voudra, ce genre d'inégalité est restera éternel.

Les gens honnêtes composent la masse, par bonheur ; leur histoire est bientôt écrite, ou plutôt, ils l'écrivent eux-mêmes dans le labeur courageux, la probité persévérante, le loyal combat de chaque jour. Quant aux gredins c'est une autre affaire.

Nous extrayons d'un livre qui reçut au cours de 1881 l'accueil le plus bienveillant qui a consacré au monde des malfaiteurs une étude de ces derniers. A travers le Palais quelques-unes des figures que voit défilier par centaine le palais de Justice—cette lanterne magique du mal.

Qu'il s'agisse du bonjourier ou du cambrioleur, du surinieur ou du fourgat, ces termes sont des étiquettes, tout simplement. Comment contester la nécessité d'une méthode pour distinguer les unes des autres les nombreuses variétés du métier catalogué sous cette désignation générale : voleurs ? Voleur de qui ? Voleur de quoi ? Il y a tant de manières de voler, que chacune nécessite un apprentissage à part. Le vol exige un tel ensemble d'aptitudes, que l'apprenti doit opter pour une spécialité.

Les truands ne formaient-ils pas des confréries distinctes : marcardiens, orphelins, mallards, rifodés, malingreux, calots, copons, quoi encore ? Il n'existe plus de Coesre auquel les tribus se soumettaient comme à un souverain, de cour de miracles où s'assemblait le personnel de la pègre haute et basse. Pour baptiser des choses nouvelles, on a dû forger des noms nouveaux.

L'histoire écrite sur les traits des délinquants et des criminels, la fréquentation assidue de la police correctionnelle et de la cour d'assises apprend à la déchiffrier couramment. L'observateur habile arrive même à discerner à première inspection le bonjourier, ou le chevalier grimpaud, dont le métier consiste à s'introduire dans les maisons pour dévaliser sans tapage les locataires, peu défiant, du cambrioleur son rival, auquel ni l'escalade ni l'effraction ne font peur et quoi, s'il le faut, pousse carrément jusqu'au meurtre.

La "pince-moinesieur" est de l'invention de celui-ci, évidemment. Ni jour ni nuit, il ne sort sans son poignard, —son "eurin," comme il dit : d'où le substantiel surinieur, tombé d'ailleurs en désuétude ; car il y a une mode pour les mots, même en ces régions de sang et de rapine. Le Chourineur d'Eugène Sue s'appellerait maintenant l'Escarpe.

On ne devient guère Escarpe du premier coup. Le misérable qui va "laver" dans l'arrière boutique du brocanteur-receleur—le fourgat—les dépouilles d'une victime assassinée, a généralement écoulé chez le même compère les produits d'opérations moins féroces ; il a tout au moins pratiqué, comme scionneur, le vol nocturne à main armée.

Une providence, le fourgat. C'est lui qui débarrasse le tireur de ses prises. Le tireur "travaille" en omnibus, au théâtre, aux courses, aux revues. Les mains sont infatigables. Il a parfois un aide, le fourligneur, chargé de faire disparaître le corps du délit.

Le vantier ne déploie pas moins de paudence : il ne pénètre jamais dans les logis par la porte ; une fenêtre entre-bâillée, une brèche dans un mur lui semblent préférables, parce qu'elles assurent la retraite. Le vantier va volontiers par bande, à l'instar de du franc-bourgeois qui fonctionne à domicile et toujours seul.

Plus audacieux est le caroubleur, scélérateur de précautions, mais scélérateur de décision, ce dernier est avare des chances abandonnées abandonnées au hasard, il avance par étapes lentes, mais sûres. Les caroubles—fausses clefs—sont ses instruments habituels.

Avant de jouer du trousseau, il se renseigne, il se crée des intelligences dans la place. Le plus souvent, il confectionne sur mesure le "rossignol" destiné à lui livrer accès, soit qu'il ait habilement subtilisé les empreintes des serrures, soit qu'elles lui soient fournies par un indicateur conscient ou inconscient.

Parfois les fausses clefs sont remplacées par un raton, tantôt enfant, tantôt adulte de taille exigüe, conduit à l'intérieur des maisons grâce à un subterfuge renouvelé du cheval de Troie. Une cuisinière, un panier recèle le raton jusqu'au moment où il pourra sans péril ouvrir la porte à l'assiégeant.

Une liste de souscriptions, un carnet de quête, voilà l'outillage du franc-bourgeois ;

UNE RÉPONSE LOGIQUE.



Elle—Pourquoi ce que vous appelez pas votre chien "par là" ? Gamin—Parce qu'il s'appelle "César."

à propos d'un prélèvement lucratif, il encaisse la pièce blanche offerte aux malheureux dont il narre les misères avec un larmoiement attendrissant.

La première condition pour ce spécialiste, c'est de se pavaner d'un air béni dans un costume confortable. N'est pas franc-bourgeois qui vent.

La bêtise humaine, qui est sans bornes, alimente l'interminable séquelle des parasites et des aigrefins : le trancheur qui, dans les foires, amorce autour d'une roue à mourours les chalands dont ces compères explorent commodément les goussets ; le romanchel, pillard des maisons de campagne mal surveillées, le boutier, escamoteur de carrefour, dont la jonglerie la moins surprenante aboutit infailliblement à vous escamoter votre chronomètre ; le neps le romastic, habiles à vendre du caillou pour du diamant, des bijoux en cuivre pour de l'or ; le chineur le solliciteur de zif, experts dans l'art d'offrir comme marchandises de contrebande des produits avariés collectionnés à vil prix.

Le charrieur est plus ingénieux encore lui aussi a besoin d'associés. Les charrieurs vont par trois.

L'un accoste la victime sur la place publique, aux abords d'un lieu de plaisir, où, de préférence, dans une gare.

L'autre, tandis que ceux-ci s'en vont causant de quelque sujet folâtre, rencontre le premier comme un ami retrouvé par hasard et se joint à lui, c'est à dire à eux. Le troisième fait le guet, pendant que ses compagnons entraînent la proie dans quelque cabaret où ils l'allègent gaillardement de son portefeuille.

Un brelan de charrieurs peut exploiter longtemps les niguands au moyen de la fameuse lucarne en usage dans le "vol à l'américaine", si fréquemment et si inutilement raconté par les journaux.

Sur le commerce de la joaillerie sévit plus particulièrement le broquilleur ; il feint une acquisition, palpe, examine, marchande et finit par s'emparer d'un bijou de valeur auquel il substitue une imitation soigneusement préparée ; le négociant la remarquera quand l'autre sera déjà loin.

À rapprocher du carreur, dont la variété la plus illustre est l'avalé-tout-cru ; chez le lapidaire, sous prétexte de myopie, il approche de son visage la scèble aux pierres précieuses sur laquelle il promène sa langue rapidement.

L'avalé-tout-cru est souvent une femme de brillante tournure ; la mode du chapeau-calèche semble avoir été inventée pour favoriser ses desseins.

La rue appartient aux roulotiers ou au valtreusiers ; ils s'attaquent aux colis de voitures, aux paquets des portefaits, aux bagages des voyageurs.

Les restaurants font la proie du preneur à la cire ; il colle sous la table un convert qu'un consommateur venant après lui emportera tranquillement.

Dans les magasins, le batteur de dig-dig le Saboteur d'autrefois—simule une attaque d'épilepsie, et ces acolytes font main basse sur le butin convoité ; la volente "à la détourné" s'empare d'un lot de marchandises en profitant de ce qu'une complice retient ailleurs l'attention du commis ; le vol "à la détourné" n'est réalisable qu'à l'intérieur, contrairement au vol "à l'étalage," effectué en dehors.

Sous les yeux du public ? Assurément. Le public n'intimide pas plus le voleur "à l'étalage" qu'il ne gêne le spécialiste voué aux fouilles dans les profondes—lisez goussets,—du poivre—lisez ivrogne,—endormi sur un banc. C'est le vol "au poivrier" ; l'étymologie va de soi.

Le vol au poivrier est certainement celui dont on peut le mieux dire que l'occasion fait le larron. Aucun genre de larcin ne justifie autant le proverbe parce qu'aucun, sans doute, n'est d'une facile exécution. Et puis, l'homme qui détrouse un ivrogne s'absout volontiers comme un redresseur de torts.

Il n'est point sans exemple, ici, que le

détrouseur et le détroussé comparaissent côte à côte à l'audience : l'un pour son larcin, l'autre pour ivresse publique, quelquefois accompagnée d'injures ou de rébellion envers les agents de l'autorité.

Ces hommes qui osent tant, cependant, subissent les exigences d'autres hommes qui osent plus encore.

À côté du voleur, il y a le fileur. Le fileur vit du voleur ; et le "file" jusqu'au moment où, le coup fait, il lui dira : "Part à deux !"

À côté du fileur, il y a le nourrisseur ; c'est d'ordinaire, un doyen retiré de l'activité. Ce protecteur vénérable exhorte le débutant, le fortifie de son expérience, le guide vers "une affaire" qu'il a étudiée, "qu'il nourrit" et lui en cède les bénéfices à forfait.

C'est généralement dans quelque "assommoir" des quartiers excentriques, que ces marchés sont traités.

La bouteille est l'indispensable des aigrefins. Ils échangent leurs paroles entre deux libations, avec le choc des verres pour cimenter le pacte.

Le monde des gredins de l'étage le plus bas compte ainsi ses aristocrates, qui tirent de larges rentes du métier sans y participer autrement que par leur vigilance et par leurs conseils.

Certains cumulent les deux sinécures ; ils sont tout à la fois nourrisseurs et fileurs, et l'on voit parmi eux les millionnaires de la profession.

Des aptitudes si diverses unies à tant de noirceurs auraient de quoi faire trembler les plus braves, si, au-dessus de Pécumé, à travers les ténèbres, ne brillait ce phare rassurant : la police.

En France, la police livre annuellement aux magistrats 200,000 individus accusés ou prévenus de crime ou délits.

Prévenus s'applique aux délits ; accusés s'applique aux crimes.

Paris compte environ 25,000 des premiers et 500 des seconds. Ceux-là vont au tribunal correctionnel, et ceux-ci à la cour d'assises.

TOUCHATOUT Ier.



Rasoir.—Poète de salon.

Réflexion.—Acte qui permet de commettre sciemment des sottises.

Refus (côté des dames).—Manière décente de dire oui.

Réussite.—Absolution plénière.

Repentir.—Dernière étape des pauvres créatures qui ne peuvent plus pêcher.

Rhume.—Tempête sous-narine.

Richesse.—Un sou de trop.

Rond de cuir.—Couronne de bureaucrates dont le siège n'est pas sur la tête.

Les adieux des dames aux strapontin.

(RUSTLE)

"Les couturiers ont prospéré ce, cette, ce... vous savez ? Ce bourrelet que les dames se montaient un peu au-dessus de la taille, pour cambrer davantage."—Journal de la mode.

AIR DE : La Grâce de Dieu.

Tu vas quitter notre... montagne, Et t'en aller bien loin, hélas ! Notre souvenir t'accompagne, Humble et modeste matelas.

Puisqu'il le faut, va-t-en, Toi que nous aimions tant ! Puisqu'il le faut, va-t-en, Vers les lunes d'autan ! Va-t-en (bis) Vers les lunes d'autan !

Cousin aux formes rebondies, Grâce à tes contours protecteurs, Tu faisais peur aux mains hardies Des vieux Apollons séducteurs, C'est par toi qu'affrontant la bande Des gens du fisc, à l'œil jaloux, Nous passions de la contrebande, A la barbe des gabelous.

REFRAIN.

Va-t-en rejoindre les tournures, Les paniers, les vertugadins Qu'en de vieilles illuminures Nous montront les peintres badins. Compagnon discret et commode, Compère-toi, car c'est certain, Sous une autre forme, la mode Restaurera le strapontin !

Doux bourrelets, adieu ! A la grâce de Dieu ! En tout temps, en tout lieu, Te suivra notre adieu ! Adieu ! (ter) A la grâce de Dieu !

VARIÉTÉS.

Un vieux professeur d'Aix, en Provence, dans le cours de sa longue existence, n'avait jamais lu plus que trois romans : Télémaque, Robinson Crusoe et Paul et Virginie.

Mais attendez ! le pauvre homme les avait tant lus et tant relus, qu'ils avaient fini par se brouiller dans sa mémoire au point de ne plus former qu'un seul et même récit.

C'était pour cette raison que le vieillard arrivait parfois, quand on le mettait sur chapitre, à former des phrases telles que celles-ci :

"Trois mois environ après être sorti de l'île de Calypso, un jour, Télémaque, allant à la rencontre de Virginie, s'avancait sur la plage des Pamplonousses. Tout à coup, interpellant le sage Mentor, il lui dit : "Mortel aimé des Dieux, voyez-vous ce nègre qui vient à nous, un parasol à la main et un perroquet sur l'épaule ? C'est mon fidèle Vendredi, auquel je vais avoir l'honneur de vous présenter."

Un jeune journaliste fut invité dernièrement à un réveillon de joyeux mais pauvres drilles. Il avait été convenu que la dépense serait payée par portion égale.

Le repas fut fastueux et l'on ne ménagea pas les vins.

Mais le soir, arriva le moment critique celui de la doulosse.

On fit la quête. Quand ce fut à notre homme le tour de payer il raconta une anecdote fort amusante.

Eh bien ? lui dit-on. —Comment, eh bien !... Je ne dois plus rien. Vous m'avez dit en m'invitant, chacun son écho.

A Madrid.—Un français à un de ses compatriotes qui habite l'Espagne depuis longtemps : —Pourriez-vous me dire comment on appelle ici l'endroit où l'on dépose les noyés ? —Dame, cela va de soi : "La Morgue espagnole !"

Extrait d'un dictionnaire fantaisiste : Québec : Se dit des femmes bavardes.

M. X..., est fort distrait. Il s'arrête, l'autre jour, devant un sourd muet sur la poitrine duquel une pancarte implore la charité de passants, et machinalement, en jetant son aumône dans la scèble, il lui demande :

—Y a-t-il longtemps que vous êtes comme cela, mon ami ! La distraction est contagieuse. —Depuis ma naissance, répond le pauvre homme.